



En 2010, en Angleterre.

DANS LA TÊTE DE JULIAN ASSANGE

Le fondateur de WikiLeaks vient de célébrer ses deux ans d'enfermement à l'ambassade d'Équateur, à Londres. S'il sort, il risque la peine de mort. Obsession a réussi à le rencontrer

Texte Juan Branco

Longtemps, Julian Assange n'a pas eu d'heure. Depuis sa petite chambre victorienne, située au sein de l'ambassade d'Équateur à Londres, il était tout simplement trop occupé : « *Il me fallait diriger un parti en Australie, protéger mes sources aux États-Unis, faire face à ma demande d'extradition en Suède, négocier quotidiennement avec les chancelleries latino-américaines...* » Encore aujourd'hui, le bureau d'angle qui lui sert de terre d'asile, à quelques pas du Harrods, est inondé d'ordinateurs éventrés et de téléphones cryptés. Alors qu'il nous parle, de grandes fenêtres, à peine recouvertes de rideaux de lin, laissent passer un léger halo de lumière. Elles découvrent étrangement cet espace si secret où se mêlent documents confidentiels, dispositifs de protection et affaires personnelles éparpillées.

Ces grandes fenêtres, jamais ouvertes, forment depuis deux ans la frontière la plus tangible qui sépare Julian Assange, 43 ans, du reste du monde. Capitale noctambule d'un siècle hanté par la solitude, lieu d'errance pour milliardaires et rescapés de guerres anonymes, Londres a accueilli Assange il

y a quatre ans, l'enveloppant avec la douceur d'une araignée sur sa toile. Lui qui s'était toujours refusé à vendre ses talents – on dit qu'il est l'un des programmeurs les plus doués de sa génération – s'est subitement retrouvé prisonnier du plus beau quartier de Londres, tel un héros dostoïevskien rattrapé par un monde devenu balzacien.

Ce 19 juin 2014, Julian Assange vient de fêter ses deux ans d'enfermement à l'ambassade. Deux ans pendant lesquels sa peau n'a embrassé le soleil que quinze minutes, lors d'une brève escapade sur son balcon en août 2012. Entre deux saillies contre l'impérialisme américain et après avoir appelé à la libération de ses compagnons de disgrâce, il en avait profité pour rendre un hommage appuyé à des dissidents chinois ainsi qu'aux Pussy Riots, le collectif féministe russe. Face à lui, une nuée de caméras et de partisans enfiévrés buvaient ses paroles et l'incitaient à tenir bon. Mais derrière ce mirage attendaient plus de 100 policiers, et un nombre indéterminé d'agents secrets. Des documents rendus publics ont révélé depuis que les premiers avaient

ordre de détruire toute voiture, fut-elle diplomatique, qui tenterait de l'exfiltrer. Julian Assange était donc resté au soleil quinze minutes seulement, lisant un texte sans trembler, mais probablement angoissé à l'idée de se faire arrêter.

Depuis, Julian Assange a continué à arpenter centimètre après centimètre les quelques mètres qui lui ont été laissés. Aujourd'hui encore, face à la porte blindée qui protège le petit appartement de l'ambassade, se tient une femme joufflue et rose portant chapeau, chemise blanche et gilet pare-balles. Elle fait le guet, salue avec désinvolture, nous laisse passer. Au-dehors, deux autres bobbies bavardent. La mairie de Londres a déjà dépensé 10 millions d'euros pour assurer sa surveillance. « *Mais ils sont aujourd'hui beaucoup moins nombreux*, précise Assange. *La pression de la société commence à faire effet.* » Beaucoup moins nombreux, c'est-à-dire 16 exactement, ce qui n'est pas si peu. Au moindre pas à l'extérieur de l'ambassade, la machine se mettra en branle. « *D'abord, l'arrestation et l'extradition immédiate vers la Suède. Puis, dans la foulée, le transfert aux États-Unis, où un "grand jury" m'inculpera...* »



Lors d'une conférence de presse, en juillet 2010, à Londres. Cette année-là, Julian Assange entre dans le palmarès des 68 personnes les plus puissantes du monde établi par *Forbes*.



La journaliste Sarah Harrison est le bras droit du fondateur de WikiLeaks. Ici, en 2013, pendant une conférence du 30^e Chaos Communication Congress, rendez-vous annuel des hackers.



Soutien à Bradley Manning, ancien militaire américain qui a fourni des documents confidentiels à WikiLeaks, devant l'ambassade d'Équateur à Londres, en août 2012.

... pour espionnage. » Avec, peut-être, la peine de mort à la clé. Voilà qui explique pourquoi il reste là.

DES DENTS, DES CHEVEUX, DES SECRETS

Depuis qu'il a organisé la fuite de la plus importante masse de documents secrets de l'histoire, plus de 200 000 télégrammes diplomatiques américains, 250 employés du Pentagone travaillent à sa perte et à celle de son organisation. Tout autour de l'ambassade, les services secrets des grandes puissances ont disposé des dispositifs d'interception complexes qui surveillent la moindre de ses communications. Mais les radiations ne semblent pas l'inquiéter. Après nous avoir laissé rentrer, il nous propose et se sert généreusement un gin rare, offert par un admirateur anonyme. Il est 13 heures, et l'homme en chaussettes et à la chevelure blanche et fine dont le visage est devenu une icône mondiale s'enfoncé silencieusement dans son fauteuil en cuir rouge. Nous le voyons là pour la deuxième fois. Il vient de passer plusieurs jours avec son équipe juridique à coordonner le dépôt d'une plainte sur sa situation auprès de l'ONU. 60 organisations citoyennes provenant du monde entier l'ont soutenue. L'une d'entre elles (le Movimento dos Trabalhadores Sem Terra brésilien) revendique à elle seule plus d'un million d'adhérents.

« Je suis fondamentalement convaincu qu'Internet peut mettre fin à l'asymétrie de l'information qu'ont imposé les puissants au reste du monde. C'est le sens de notre combat. Un renversement des transparences : ce n'est pas à l'État de tout savoir de ses citoyens, mais aux citoyens de tout savoir de l'État. » Limpide, en deux phrases, Julian Assange vient d'exposer les raisons de son combat. Il parle d'une voix basse, tempérée, en ne détournant guère les yeux. Il y a une sensibilité violente qui se dégage de cet homme et qui tranche avec l'image que l'on a bien voulu en donner. Chaque mot, empesé, ne semble dit qu'au prix d'un grand effort. L'attention – la tension – est douloureuse, l'écoute permanente. On n'ose pas l'interrompre, de peur de voir

ce maigre flux se tarir. On se surprend pourtant à le voir plus écouter que parler. À l'entendre rire d'une paranoïa qu'on lui aurait bien volontiers prêtée. Pourtant, quand nous sortons pour la première fois de sa petite chambre, après quatre heures de discussions, une immense angoisse nous étreint au contact de l'air libre. C'est donc ça la claustrophobie.

Sarah Harrison, son âme damnée qui l'a accompagné pendant sa première année de détention, n'était pas présente ce jour-là. En exil à Berlin, l'une des premières à avoir accompagné Julian Assange dans son aventure est restée un pilier de WikiLeaks. De New York à Moscou, en passant par Paris et Quito, plus d'une trentaine de personnes se sont jointes à elle et sont désormais impliquées dans sa défense.

« Quotidiennement, des proches se font arrêter, interroger puis éventuellement relâcher », admet-il. Certains ont trahi, admettant après leur départ avoir travaillé avec le FBI. Mais le temps passant a permis à Assange de filtrer les arrivées, et il peut aujourd'hui s'appuyer sur une équipe solide et entièrement dévouée. À quelques mètres de son bureau, ses principaux avocats discutent bruyamment de la stratégie à suivre.

Ils ne sont pas les seuls à l'accompagner. Aujourd'hui encore, ses assistants ont trié plus d'une centaine de lettres qui lui arrivent du monde entier. Certains jours, on y trouve des dents. Des cheveux. Parfois des secrets. Julian Assange n'en dira rien. Mais il garde les correspondances les plus drôles dans une petite boîte qu'il ouvre à l'occasion et nous les montre bien volontiers. Ces frivolités, fruits d'une célébrité inattendue, lui permettent de passer le temps.

La Suède, où Julian Assange avait tenté d'installer son organisation avant d'y être accusé, est entre-temps devenue l'une des principales cibles de WikiLeaks. Elle est la clé du dispositif qui le tient aujourd'hui enfermé. Deux femmes lui reprochent d'y avoir eu des relations sexuelles consenties, mais non-protégées. Elles n'avaient tout d'abord pas envisagé de porter plainte. Pourtant, quatre jours avant



Reclus depuis deux mois dans l'ambassade d'Équateur, à Londres, Julien Assange fait un discours à son balcon. Depuis ce 19 août 2012, il n'a pas revu la lumière du jour.

la divulgation des télégrammes diplomatiques américains, un procureur cherchant à se faire réélire dans une ville où Julian Assange n'avait jamais mis les pieds transmet une demande d'extradition au Royaume-Uni. Une procédure exceptionnelle et utilisée pour la première fois en ce qui concerne une affaire de mœurs. « Je me suis rendu en Suède afin de répondre aux questions des procureurs, qui ont refusé de m'interroger. Je ne cesse de leur renouveler ma proposition depuis, mais n'ai jamais reçu de réponse. »

PARALYSER L'ICÔNE DE L'ANTI-IMPÉRIALISME

Après deux ans de procédures, les procureurs, qui dépendent en Suède du pouvoir politique, restent fermes : il n'y aura pas d'interrogatoire avant qu'Assange ne renonce à son asile en Équateur. « Une véritable violation du droit international, qui a d'ailleurs suscité une réforme du mandat d'arrêt européen ainsi que des modes d'extradition au Royaume-Uni. Sauf qu'un amendement a été opportunément ajouté afin que ces modifications ne s'appliquent pas à mon cas. »

Loin de crier à un complot que tous devinent, Julian Assange a très vite compris qu'il n'avait d'autre choix que de contre-attaquer. Les États-Unis pensaient pouvoir paralyser la nouvelle

icône de l'anti-impérialisme sans se salir les mains, Assange a décidé de se battre. « Nous aurions dû être écrasés dès les premiers mois. Mais nous sommes encore là. Nous avons démontré qu'aujourd'hui, lorsque l'on se bat pour une cause juste, il était possible de défier les plus grands pouvoirs. » Alors qu'Hillary Clinton, John Kerry, Barack Obama et même le procureur général des États-Unis, Eric Holder, multipliaient les visites en Suède – un pays qui n'avait reçu aucun dignitaire américain depuis Kissinger –, Julian Assange a fait avec ce qu'il avait. Un compte Twitter et une organisation asphyxiée par un blocus économique.

Les révélations se sont multipliées et il n'est pas dit que Julian Assange soit pour rien dans la perte par le marchand d'armes suédois Saab du marché des avions de chasse suisses, suite à un référendum en mai dernier. Si sa situation n'a pas évolué, il n'en reste pas moins optimiste : « Paradoxalement, quand je tente de mettre de côté ma situation personnelle, cette situation est idéale pour un organisme de presse comme le nôtre. Ici, impossible de nous perquisitionner ou de nous censurer. L'immunité diplomatique nous protège et avec, les informations que nous publions. Nous en sommes aujourd'hui à 8 millions de documents, et nous comptons continuer. » ...



En attendant une conférence au Club suisse de la Presse, à Genève, le 4 novembre 2010. Quelques mois avant, il est accusé d'agression sexuelle par la justice suédoise.

... Ces petits succès ont redonné de l'air à une organisation qui en manquait cruellement. Aux hasards d'une autre lutte, un certain Baltasar Garzón les a rapidement rejoints. Cette icône de la justice universelle, connu pour avoir fait arrêter en 1998, à quelques encablures de l'ambassade équatorienne, un certain Augusto Pinochet, a accepté de prendre la tête des équipes de défense de Julian Assange. Lui aussi avait eu un jour l'illusion du choix que proposa une juge australienne à Assange, alors adolescent, après qu'il ait hacké par défi les mots de passe du Pentagone. Se ranger ou continuer. « *Si j'avais écouté le pouvoir, mais aussi ma famille ou tout simplement le bon sens, je n'aurais pas enquêté sur l'ETA. Ni sur les GAL, les gouvernements successifs – qu'ils aient été de gauche ou de droite – ou Bush. Ni bien entendu sur les*

fosses communes de la guerre civile. » C'est cette dernière procédure qui lui a valu sa suspension comme juge d'instruction en Espagne, malgré la levée de boucliers qui s'est ensuivie. Trop d'intérêts avaient été heurtés par celui qui est entre-temps devenu avocat. Son élimination était devenue nécessaire, par tous les moyens. Il affirme aujourd'hui n'avoir aucun regret. Comme un certain client.

WIKILEAKS, MILLIONNAIRE VIRTUEL

De la Syrie à la Centrafrique, le traitement des télégrammes diplomatiques américains a paradoxalement fait de Julian Assange non seulement un expert en géopolitique, mais un centre névralgique de la mondialisation. Les visites se multiplient et le soutien se fait croissant. Empêtrés dans une logique de guerre

froide, les diplomates américains avaient cru réussir le coup qu'avait tenté l'URSS quelques décennies auparavant avec plusieurs de leurs dissidents : le laisser cuire à petit feu au sein d'une ambassade quelconque jusqu'à ce que l'opinion l'oublie. Mais à l'heure d'Internet, ils n'avaient pas seulement oublié que les méthodes avaient changé : ce sont les raisons mêmes de l'engagement sur lesquelles ils avaient buté.

Interrogé sur les bitcoins, cette monnaie sans banque centrale contrôlée par ses propres usagers, il nous apprend qu'ils ont permis à WikiLeaks de survivre, permettant à des milliers d'internautes de contourner le blocus bancaire dont l'organisation avait fait l'objet. « *Les autorités américaines ont fait de nous des millionnaires virtuels* », dit-il avec le sourire, alors que leur cours a brutale-

ment été multiplié par mille, et sans que l'on sache ce que ses paroles comportent de bravade. Mais pas question de les convertir soudainement. Car là encore chez lui, ce qui semblait un coup du hasard s'inscrit dans une trajectoire de fond. Dès 2011, dans un entretien avec le président de Google, l'informaticien lui faisait découvrir l'existence de ce qui ne valait encore que quelques cents. « C'est l'avenir », disait-il à cet interlocuteur qui écoutait alors perplexe.

Ce n'était pas la première révolution à laquelle Assange s'associait. Il y a bien entendu eu les printemps arabes, dont même Hillary Clinton a admis à demimot ce qu'elles devaient à WikiLeaks. Puis Edward Snowden qu'ils ont aidé à évacuer de Hong Kong. « Tous ceux qui travaillent dans ces milieux savaient qu'une surveillance plus ou moins généralisée s'était mise en place. Mais le détail des documents qu'il a révélés a non seulement permis une prise de conscience publique généralisée, mais de savoir exactement contre quelles armes nous nous battions. C'est essentiel... Surtout, c'était essentiel pour préserver la possibilité d'une lutte, d'une révolution. »

La révolution. C'est peut-être là la matrice de cet homme que l'on a si longtemps décrit comme arrogant, égotique, insupportable. La sienne d'abord, celle d'un homme qui n'avait jusqu'alors jamais vécu plus d'un an et demi dans le même lieu. Celle du monde qui l'entoure ensuite, qu'il voit progressivement s'engorger dans une commercialisation de ses valeurs, à cause de l'outil même qui aurait dû permettre de le transformer.

« Lorsqu'enfant j'ai commencé à programmer, l'informatique personnelle était encore un espace artisanal, où chacun pouvait construire son propre monde. Internet est arrivé avec la promesse d'un nouvel espace de délibération collective, réellement démocratique, libéré des intérêts des puissants. Aujourd'hui, nous assistons à une monopolisation de cet espace public par des grands groupes dont les "valeurs", comme la fin de la vie privée, sont de simples outils au service de leur stratégie commerciale. » Le constat est sombre, lucide, et pourtant jamais désespéré. « Nous voyons partout des foyers de contestation surgir. Du mouvement des



La veille du deuxième anniversaire de son arrivée à l'ambassade d'Équateur, le 18 août 2014, l'Australien déclare qu'il quittera bientôt son refuge.

indignés à ce que nous faisons en passant par la multiplication des whistleblowers [lanceurs d'alerte, ndlr], nous ne sommes qu'au tout début d'une nouvelle ère démocratique, qui trouve ses racines dans les mêmes aspirations, et sa possibilité d'existence grâce aux mêmes outils. » Loin des discours anxiogènes ou radicalement individualistes, Julian Assange nous décrit les formes que prendront demain les nouvelles démocraties, déliées des scories qui ont progressivement dénaturé le terme, jusqu'à en faire pour certains un repoussoir. « Nos structures politiques ont été pensées pour une autre époque et ne réussiront pas à s'adapter. »

UNE NOUVELLE ÈRE DÉMOCRATIQUE

Depuis peu, sur instruction de l'ambassadeur, Julian Assange ne reçoit plus à toute heure. Contre toute attente, il semble s'être progressivement fait à cette détention sans condamnation qui lui a été imposée, et ses équipes renouvelées ont retrouvé le sourire. L'affaire Snowden les a remis au centre du jeu, alors que ce que d'aucuns décrivaient comme des élucubrations apocalyptiques se sont révélées en dessous de la réalité. WikiLeaks, miraculeusement, fonctionne toujours, et s'est même payé le luxe d'entrer en conflit avec l'un de ses principaux alliés, Glenn Greenwald, le

journaliste qui a révélé les documents de Snowden. Celui-ci refusait de révéler de quel pays les États-Unis interceptaient l'ensemble des communications, par peur des conséquences que cela pourrait avoir pour la stabilité du territoire. Dans une série de tweets furieux, Assange lui a reproché une mentalité néo-coloniale qui l'amenait, sur pression de l'administration Obama, à décider au nom des populations concernées ce qui était bon pour leur pays. Le dernier annonçait que WikiLeaks révélerait l'identité du pays concerné sous quarante-huit heures. Promesse tenue, sans que l'on sache comment il fut mis au courant. C'était l'Afghanistan.

Alors que la nuit tombe, de l'autre côté de la fenêtre victorienne, rares sont ceux qui font encore d'Assange le dangereux paranoïaque qu'il fallait éliminer par tous les moyens. Ses idées se sont diffusées. Demain, il recevra la visite d'Éric Cantona, venu lui apporter son soutien. Protégé de la violence américaine, ayant trouvé un foyer plus accueillant qu'au premier abord, Julian Assange semble avoir fait sa propre révolution, sans avoir accepté la moindre compromission. En partant pourtant, alors que la nuit est déjà tombée et que le silence se fait dans l'ambassade, sa main traîne, imperceptiblement, un instant dans la nôtre. ●